

Maisons et maisonnées inuit : un modèle culturel résilient

Béatrice Collignon

Professeure, département de géographie de l'université Bordeaux Montaigne

UMR *Passages* – 5319 (CNRS/UBM/UB/UPPA/ENSAPBx)

Dans notre imaginaire arctique, l'iglou et la banquise occupent une place de choix. L'un comme l'autre évoquent le froid, la neige, l'immensité d'un environnement sans arbres, la proximité des hommes du pôle avec la nature, leur résistance physique et leur légendaire ingéniosité technologique.

L'iglou – la maison de neige – est emblématique du peuple inuit. À tel point qu'on en oublie qu'ils n'y vivaient qu'une partie de l'année, au cœur de la période froide : approximativement de décembre à avril pour les Inuit du Nunavik. Aux autres saisons, ils vivaient dans des tentes en peau, de phoque ou de caribou. Et l'on sait peu que l'iglou n'était connu que des Inuit de l'Arctique central (Canada). Ceux d'Alaska et du Groenland vivaient l'hiver dans des maisons en bois et tourbe. Quoi qu'il en soit, toutes les formes de l'habitat inuit étaient marquées par leur caractère provisoire et inscrites dans une vision valorisant la mobilité. On n'habitait guère plus de trois à quatre semaines dans le même iglou. Passé ce temps, soit on se déplaçait pour s'installer sur une autre partie du territoire, et l'on y construisait une nouvelle maison, soit on restait au même endroit mais on érigeait un nouvel iglou pour remplacer le précédent, usé par l'intensité de la vie s'y déployant. Mais pour éphémère qu'il soit, cet habitat n'avait rien de précaire du point de vue de ses habitants.

Structure de neige arrondie, simple mise en forme ingénieuse du couvert neigeux, l'iglou se fond dans le paysage de l'hiver arctique. Seul le signale le mince filet de fumée qui s'élève au-dessus du dôme, lorsque ses occupants sont présents et éveillés. Dans son apparence même, il prolonge l'Inuk, l'être humain. De profil, il reproduit le corps d'une personne allongée sur le dos, une sorte de géante dont l'abdomen proéminent évoque celui de la femme enceinte. L'iglou est ainsi une méta-personne qui enveloppe, protège et répare – par le repos qu'il procure – la vie de ses habitants, à l'image du corps féminin qui entoure et alimente le fœtus, l'aidant à grandir et à se développer. Dans la langue inuit, les mots qui désignent les parties de l'iglou et ceux qui désignent les parties du corps sont d'ailleurs pour une bonne part les mêmes : vulve (l'entrée), gorge (le couloir d'entrée), cœur (l'emplacement de la lampe qui chauffe et éclaire), nez (le trou d'aération), dos (le fond de l'iglou), etc. Comme un être humain en mouvement, l'iglou est orienté selon les quatre points cardinaux.

La taille de l'habitation s'adapte à la taille de la maisonnée, donnant une expression spatiale au corps social. Son organisation interne est d'une remarquable stabilité, tant d'une saison à l'autre qu'à travers les siècles, qui contraste avec la labilité qui caractérise l'espace extérieur. Au débouché du couloir d'entrée, la maison s'ouvre sur une aire centrale dégagée, limitée vers le fond par une large banquette surélevée qui occupe un tiers ou la moitié de la superficie totale. On s'y tient assis le jour, on y dort les uns contre les autres la nuit. La lampe (à huile de phoque de préférence) est le point central de la maisonnée. Elle chauffe et éclaire, cuit les aliments et sèche viandes et vêtements suspendus au-dessus de la flamme. Décalée par rapport au couloir d'entrée, à l'abri des courants d'air, cette lampe (*qulliq*) est installée sur une petite table de neige recouverte d'un morceau de fourrure. C'est un objet personnel, qui appartient en propre à la femme qui l'entretient, et qui se transmet de mère en fille.

in Chantal Spillemaecker, 2016, *Nunavik – en terre inuit*, catalogue d'exposition, Grenoble, Musée dauphinois, p. 64-73

L'espace intérieur s'ordonne autour de la lampe et donc de la maîtresse de maison qui, assise face à elle, la surveille en permanence. Sa position est déterminée par celle de la lampe, et celle de tous les autres par la sienne, en fonction de la relation que chacun entretient avec elle. L'espace domestique est organisé par son regard et par son corps.

La sexuaction de l'espace intérieur demeure souple : si les hommes s'asseyent en général sur la partie opposée à celle de la femme (ou des femmes), la structuration majeure est celle qui distingue les habitants des visiteurs. Ces derniers, hommes ou femmes, s'installent du côté opposé à la lampe, accroupis sur le bord de l'aire centrale, en position périphérique. Plus le lien du visiteur avec ses hôtes est fort, plus il se rapproche de la lampe. Un familier pourra s'asseoir sur la banquette, et même juste à côté de la maîtresse de maison si c'est une proche parente. Les enfants, eux, échappent à cette réglementation stricte de l'espace. Ils sont partout : sur la banquette, sur l'aire centrale mais surtout, et par tous les temps, dehors. La nuit, le visiteur dort le long du mur le plus éloigné de la lampe tandis que la disposition des habitants de la maisonnée suit le même principe que pendant la journée. La place de chacun est fonction de sa proximité avec le cœur de la cellule familiale, soit le couple des parents. Dans une cellule familiale simple, la mère dort le long du mur côté lampe. Entre elle et le père, bien au chaud, le bébé ou l'enfant le plus jeune. De l'autre côté du père, les autres enfants, par ordre croissant. Le plus âgé dort ainsi le long du mur opposé à la lampe, ou contre l'éventuel visiteur qui occupe cette place marginale. Sans que cela soit explicitement dit, on peut y voir une métaphore de la première partie de toute vie humaine où, de la vie intra-utérine à l'âge adulte, l'individu doit apprendre à se détacher progressivement de ses parents pour devenir un être autonome.

Tout comme les enfants d'une même mère sont liés de façon privilégiée, ceux qui habitent sous le même toit sont étroitement unis par leur appartenance à une maisonnée – y compris s'ils ne sont pas parents –, car ils ont en partage cet espace où se développe et se restaure la vie de chacun. Ils « partagent le même air », dit-on au Nunavik. De par sa petite taille et la promiscuité qui en découle, l'iglou est un concentré de vie fermé sur lui-même, en fort contraste avec l'extérieur, espace ouvert à l'infini où la faiblesse des densités se fait sentir : chaque être y est confronté à une solitude accrue par le fait que son regard couvre par temps clair de vastes étendues. L'expérience de cette opposition est d'abord corporelle. Passer du dedans au dehors, c'est passer d'une très grande proximité des corps et des âmes à une situation de profond isolement. La relation à l'espace et à autrui se construit dans cet équilibre entre l'univers rétréci de l'iglou et celui, sur-étendu, de la banquise et de la toundra.

Pour les Inuit du Nunavik comme de tout l'Arctique central, l'iglou est ainsi la maison « par excellence » et, selon le contexte, on utilisera le terme pour désigner spécifiquement la maison de neige ou comme un générique pour évoquer toute forme d'habitat. C'est encore aujourd'hui un artefact emblématique de leur culture, pour eux-mêmes comme pour nous, « spectateurs » de leur monde, parce que c'était un lieu central de la vie sociale et familiale, et un point à partir duquel s'organisait le rapport au territoire.

De l'espace ouvert et circulaire de l'iglou à l'espace cloisonné des maisons venues du Sud : séparation des corps, séparation des âmes

Dans les années 1950 cependant, les Nunavimmiut (habitants du Nunavik) ont progressivement quitté les iglous et emménagé dans des maisons « modernes », importées en kit depuis « le Sud » en même temps qu'ils abandonnaient progressivement une vie mobile sur leurs territoires au profit d'une vie sédentaire dans des villages construits *ex nihilo* par le gouvernement fédéral du Canada sur d'anciens lieux de campement temporaire. Les mutations socio-spatiales qui accompagnent le passage de la

vie de campements en campements sur la toundra à la vie dans les villages permanents se font aussi sentir à l'échelle la plus intime de la vie quotidienne, celle de l'espace domestique.

Dans ce mouvement de sédentarisation en effet, les Inuit sont passés d'un habitat mobile à pièce unique multifonctionnelle à des maisons immobiles où l'espace est partitionné en plusieurs pièces, pensées pour être chacune monofonctionnelle. À la fluidité de l'espace intérieur de l'iglou s'oppose la rigidité des cloisons et des portes qui organisent les nouvelles demeures. Chaque fonction et chaque génération se voient octroyer une pièce précise. La séparation des corps qui en résulte est aussi vécue comme une séparation des âmes, que l'on combat ou dont on s'accommode, selon les individus mais aussi selon les jours... Le concept de chambres à coucher est particulièrement ressenti comme anormal et, plus encore, le discours moralisateur insistant sur la nécessaire séparation du couple de ses enfants, et ce dès les premiers jours du nouveau-né.

Confrontés à une architecture sans lien aucun avec leur culture, il a été pour les Inuit extrêmement difficile d'y trouver des repères, notamment au niveau symbolique. Alors que l'iglou était en symbiose étroite avec ses habitants, la maison occidentale est pour eux une enveloppe étrangère dont les formes et l'organisation s'opposent à leurs normes sociales et à leurs représentations. Dans l'iglou comme dans la tente, l'espace unique et circulaire permettait une communication visuelle intense entre les membres de la maisonnée. Il n'était point besoin de mots pour se comprendre et s'épauler. Désormais, le regard et le langage silencieux des gestes ne suffisent plus. Les mots sont devenus indispensables à la communication au sein de la famille, mais après soixante ans de vie dans ces intérieurs matériellement confortables ces mots restent encore pour une large part à inventer.

Dans les villages du Nunavik, le parc de logements relève, pour sa plus grande part, du service de logement social provincial : la Société d'habitation du Québec (SHQ). Les coopératives de logement représentent une petite part de ce parc. En dépit d'un important programme d'aide à l'accession à la propriété, mis en place dès les années 1980, la majorité des Inuit (au moins 75 %) sont encore locataires auprès de la SHQ. Ce statut implique que les habitants n'ont aucune possibilité d'adapter l'organisation interne de leur logement en fonction de leurs propres normes. Aux problèmes de vétusté, liés au rythme de vieillissement rapide d'édifices de piètre qualité au départ, qui exigent un programme important et continu de rénovation et de remplacement, s'ajoute la demande continue de logements supplémentaires. Celle-ci est alimentée principalement par la forte hausse de la population (par accroissement naturel) mais aussi par la transformation de la culture inuit. La famille nucléaire tend à supplanter le modèle multigénérationnel et les jeunes ménages aspirent à vivre dans leur propre maison plutôt qu'avec leurs parents – tout en reproduisant dans leurs pratiques une bonne partie des modes d'habiter hérités, et en s'inscrivant ainsi dans la continuité de la vie domestique d'autrefois, telle qu'elle s'épanouissait dans les tentes et iglous.

La vie quotidienne des maisonnées des *Nunavimmiut* est un excellent révélateur de la société inuit contemporaine, de ses mutations, de ses difficultés et de sa résilience. On y observe tout à la fois l'omniprésence de la culture occidentale (dans l'emploi privilégié de l'anglais par les moins de 20 ans, dans le mobilier et surtout par la place qu'y occupent les écrans et notamment la télévision), l'importance des pratiques déviantes (consommation abusive d'alcool, de stupéfiants, violences conjugales et familiales – verbales souvent, physiques parfois, jusqu'au suicide trop fréquemment), mais aussi le maintien de pratiques proprement inuit. Celles-ci concernent en particulier les activités qui s'y déroulent, le travail de la viande et des peaux pour la confection de vêtements notamment ; la façon d'accueillir et d'entretenir les visiteurs, qui ne frappent pas, que l'on

in Chantal Spillemaecker, 2016, *Nunavik – en terre inuit*, catalogue d'exposition, Grenoble, Musée dauphinois, p. 64-73

salue à peine et que l'on ne raccompagne jamais à la porte, à qui l'on ne fait pas vraiment la conversation et dont la présence est pourtant hautement appréciée ; la place réservée au gibier local dans l'alimentation et la façon dont il est consommé à même le sol, par opposition aux aliments importés « du Sud » et que l'on mange assis à table. Mais c'est surtout dans le mode d'occupation des pièces que la résistance aux changements et la résilience du modèle spatial et social de l'iglou s'exprime : les chambres sont le plus souvent sous-occupées, les parents et leurs enfants de moins de 10-12 ans préférant le plus souvent dormir tous ensemble sur un grand matelas, dans le salon-salle-à-manger. Dormir seul, comme manger seul, restent en ce début de XXI^e siècle des pratiques exceptionnelles dans les maisonnées du Nunavik.

Pour aller plus loin, quelques références bibliographiques :

COLLIGNON Béatrice, « Dynamique des lieux et mutations culturelles : les espaces domestiques en Arctique inuit », *Annales de géographie*, vol. 110 n° 620, 2001, p. 283-404.

http://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_2001_num_110_620_1731

DUHAIME Gérard, *De l'iglou au HLM. Les Inuit sédentaires et l'État providence*, Québec, Centre d'études nordiques, 1985.

KULCHYSKI Peter, « Six gestes », dans Pamela Stern & Lisa Stevenson, *Critical Inuit Studies*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2006.

SOCIÉTÉ D'HABITATION DU QUÉBEC, *Le logement au Nunavik – document d'information*, Québec, SHQ, 2014.

<http://www.habitation.gouv.qc.ca/fileadmin/internet/publications/000023767.pdf>

TERRIEN Michèle, *Le corps inuit (Québec arctique)*, Paris, SELAF/PUB, 1987.

THOMAS David & THOMPSON Charles, *Eskimo housing as planned cultural change*, Ottawa, Department of Indian Affairs and Northern Development, 1972.